

Karl Kraus, un auteur d'avenir

Un entretien avec Gerald Stieg¹

Jacques Bouveresse

Mai 2014

GERALD STIEG : *Jacques Bouveresse, vous avez occupé la chaire de Philosophie du langage et de la connaissance au Collège de France. On a dit de vous que vous auriez remplacé la « triade surfaite Marx, Nietzsche et Freud » par un « autre trio symbolique : Wittgenstein, Musil, Kraus ». La présence de Kraus dans ce trio est à première vue surprenante, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas philosophe, mais « le plus grand satiriste de langue allemande » (Canetti).*

JACQUES BOUVERESSE : Je ne pense pas que je parlerais moi-même de « triade surfaite », car les trois auteurs qui la composent sont des auteurs auxquels je me suis toujours beaucoup intéressé et continue d'ailleurs à le faire (c'est particulièrement vrai en ce moment pour Nietzsche). Mais il s'agissait, à mes yeux, incontestablement d'un trio qui occupait une position beaucoup trop exclusive, était utilisé de façon épouvantablement dogmatique et faisait l'objet, dans le milieu philosophique et littéraire, d'une vénération proche de l'idolâtrie, une chose dont j'ai toujours eu une sainte horreur. Je souhaitais vraiment entendre parler et, si possible, parler moi-même d'autres auteurs et d'autres sujets. J'ai été tenté, pratiquement depuis le début, de considérer qu'il y avait (heureusement) nettement plus de choses dans la philosophie que n'en peut rêver le milieu philosophique et *a fortiori* le milieu journalistique (qui m'a donné souvent envie de rappeler que ceux qui se considèrent comme chargés d'informer les autres devraient commencer par prendre la peine de s'informer eux-mêmes un peu plus sérieusement). En disant cela, je suis déjà presque en train de parler de Kraus et un peu à sa façon. Vous avez raison de remarquer qu'il n'était pas philosophe, et je ne pense pas que l'on puisse s'en servir beaucoup pour discuter des problèmes philosophiques, au sens étroit. Mais je ne crois pas non plus que la critique sociale et politique, celle de la culture ou celle de la presse soient aussi éloignées de la philosophie proprement dite qu'on le croit le plus souvent, et sur des questions de cette sorte il y a énormément à apprendre de Kraus. J'ai en tout cas appris moi-même énormément de lui. On peut remarquer, du reste, qu'il a exercé bel et bien une certaine influence sur des philosophes comme Adorno et Horkheimer et, bien que cet aspect soit rarement mentionné, sur l'École de Francfort en général.

— *On a souvent souligné la parenté de votre démarche philosophique avec la satire et l'ironie. On vous a même trouvé une tradition appelée « rationalisme satirique », représentée par Lichtenberg, Kraus, Musil et Wittgenstein. Finalement on a écrit que Kraus était manifestement votre « éducateur ». Est-ce une chose que vous diriez vous-même ?*

— Je crois bien avoir utilisé moi-même l'expression « rationalisme satirique » à propos de la famille d'auteurs que vous évoquez, et également à propos du genre de rationalisme que j'ai essayé de défendre pour ma part. Je songeais, en disant cela, à ce qu'a pu être le rationalisme de Lichtenberg, comparé à celui de Kant et *a fortiori* à celui de Hegel. J'ai eu très tôt une préférence nette pour le premier, et je suis convaincu qu'une distance critique et une certaine ironie à l'égard des prétentions de la raison elle-même constituent un des ingrédients nécessaires du rationalisme, et peut-être la protection la plus sûre contre le risque de le

1. Cet entretien a initialement paru dans la revue *Europe*, no 1021, mai 2014, p. 15-32

voir devenir dogmatique, rigide et répressif – un reproche qui est devenu à un moment donné une plainte presque rituelle que l'on s'est senti obligé de réciter à chaque occasion contre lui. Cela dit, si Lichtenberg et Musil sont incontestablement des rationalistes, on peut hésiter nettement plus à dire la même chose de Kraus et de Wittgenstein, même s'il est incontestable que tous les deux, au moment de l'arrivée au pouvoir des nazis, se sont comportés (à la différence de Heidegger) typiquement comme des défenseurs de la raison, et ont refusé catégoriquement ce que Kraus a perçu comme la demande inacceptable du sacrifice de l'intellect rationnel et finalement de l'intellect tout court. Sur les quatre auteurs que vous avez mentionnés, je constate que Lichtenberg, un auteur que Kraus et Wittgenstein admiraient tous les deux passionnément, reste toujours, chez nous, à peu près inconnu ; Wittgenstein est à présent à la mode, ce qui ne constitue pas forcément une bonne nouvelle pour lui, alors que Musil est malheureusement peut-être encore plus loin qu'il ne l'était quand j'ai commencé d'avoir obtenu, dans la littérature et dans la critique et la théorie littéraires, la place qui devrait lui revenir. Pour ce qui est de Kraus, je suppose qu'on peut dire qu'il commence à être un peu connu, ce qui constitue une petite révolution à laquelle j'espère avoir un peu contribué. Ce qui serait une grande révolution est qu'un éditeur se décide à publier une traduction française de la biographie monumentale de Kraus qui a été écrite par Edward Timms. En dehors de la traduction d'autres œuvres de Kraus, c'est sûrement le meilleur service qui pourrait être rendu, en France, à la cause de Kraus et aux études krausiennes en général. J'ai personnellement une dette considérable envers le travail de Timms, et plus généralement envers la germanistique britannique, dont j'ai découvert il y a longtemps la qualité exceptionnelle en lisant justement le livre si remarquable que Joseph Peter Stern a consacré à Lichtenberg, *Lichtenberg, A Doctrine of Scattered Occasions* (1959). Pour en revenir à Kraus, je ne sais pas si on peut dire qu'il a été mon éducateur, mais il a été à coup sûr, presque depuis le début, un de mes maîtres et une de mes références essentielles.

— On peut constater, en effet, que depuis 1975 (le célèbre numéro de la revue *Critique* sur « Vienne, début d'un siècle »), Kraus est omniprésent dans votre œuvre. Deux livres – Schmock ou le triomphe du journalisme et Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus² – lui sont consacrés entièrement. Nous avons organisé ensemble deux colloques : « L'actualité de Karl Kraus » en 1999 et « Les guerres de Karl Kraus » en 2005³. Enfin vous avez préfacé la traduction de *Troisième nuit de Walpurgis*⁴ (2005), et cette préface a la dimension d'un véritable livre.

— Vous avez raison de remarquer que, parmi les auteurs non philosophiques auxquels je me suis intéressé, Kraus est un de ceux sur lesquels j'ai le plus écrit. Il faut dire que, dès que je suis entré en contact avec son œuvre, ce qui s'est passé tout au début des années soixante, alors que je n'avais pas encore opté de façon définitive pour la philosophie (j'ai été tenté à un moment donné de m'orienter plutôt vers des études d'allemand), j'ai eu envie de le connaître de façon beaucoup plus précise qu'on ne le fait la plupart du temps et également de le faire connaître, tellement il me semblait important. Une des choses qui m'ont immédiatement attiré dans son orbite a été évidemment la critique de la presse et, par anticipation, celle de ce que nous appelons aujourd'hui le système des médias, dont le pouvoir a pris des proportions et des formes qui ont fait plus que confirmer ses critiques, ses pressentiments et ses craintes. Il faut dire que j'étais déjà arrivé de mon côté, sur cette question,

2. Respectivement Le Seuil, 2001 et Agone, 2007.

3. « Les guerres des Karl Kraus », *Agone* no^o35-36, 2006.

4. « “Et Satan conduit le bal...” Kraus, Hitler et le nazisme », préface à Karl Kraus, *Troisième nuit de Walpurgis*, traduit de l'allemand par Pierre Deshusses, Agone, 2005, p. 25 à 177.

à un diagnostic et un pronostic assez semblables aux siens et à peu près aussi pessimistes. Je ne pouvais donc être qu'un lecteur *a priori* très réceptif et je n'ai eu aucun mal à partager spontanément la plupart des indignations de Kraus. Le problème qui se pose dans tous les cas de ce genre est évidemment celui de savoir si on a ou non le droit d'identifier les abus dont le système se rend coupable au système lui-même et de condamner, de ce fait, non seulement les seconds (ce qui, pourrait-on dire, est la moindre des choses), mais également le premier. Dans l'*Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de **** de Diderot, on trouve l'échange suivant, qui exprime parfaitement ce qui est en question :

LA MARÉCHALE : Voilà bien les abus ; mais ce n'est pas la chose.

DIDEROT : C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

Kraus a une tendance très nette à estimer que l'abus appartient à l'essence même du journalisme et n'a par conséquent pas le caractère accidentel et exceptionnel qu'on a l'habitude d'invoquer pour essayer de l'excuser. Quand les défenseurs de la presse lui objectent, en répétant une fois de plus la formelle rituelle, qu'« il ne faut pas généraliser », il répond avec le plus grand sérieux qu'il y a des abus qui sont tellement criants et révoltants qu'un seul d'entre eux est déjà un de trop et que, par conséquent, « on a le droit de généraliser (*man darf generalisieren*) ». Il a raison, me semble-t-il, de considérer que cet espèce de slogan défensif derrière lequel ont tendance à s'abriter tous les pouvoirs, les autorités, les institutions, les professions, etc., qui ne sont pas disposés à rendre des comptes pour les excès et les méfaits que l'on peut avoir à leur reprocher, constitue une façon un peu trop facile de résoudre le problème.

Cela dit, il est évident qu'il est particulièrement difficile de déterminer ce qui constitue, sur ce point, une attitude correcte et équitable. Si je me souviens bien, c'était un des points de désaccord entre Kraus et Friedrich Austerlitz, le rédacteur en chef de l'*Arbeiterzeitung*⁵. Austerlitz défendait le point de vue « raisonnable » selon lequel il faut s'accommoder des inconvénients de la presse, comme par exemple l'existence de la presse à scandale ou de la presse de caniveau, qui constituent une conséquence à peu près inévitable de la liberté de la presse et ne sont probablement pas dissociables des avantages considérables que comporte par ailleurs l'existence d'une presse libre. Je dois avouer que je suis obligé de me défendre fréquemment contre la tentation de penser sur ce point à la façon de Kraus, plutôt qu'à celle d'Austerlitz. Ce n'est pas le seul point sur lequel je me suis senti obligé de résister à son influence. J'ai été, comme beaucoup d'autres, fasciné littéralement par lui, mais jamais, Dieu merci, au point de tomber, comme cela a été le cas pour certains de ses admirateurs, entièrement sous sa dépendance. La raison de cela est probablement que mon univers intellectuel et philosophique, dans lequel la logique, les mathématiques et la science en général ont occupé très vite une place importante et l'ont conservée par la suite, a toujours été, pour dire les choses de façon schématique et même un peu simpliste, beaucoup plus « rationaliste » que le sien, et au total assez éloigné de lui. Et si j'ai moi-même incontestablement un certain penchant pour la satire, je n'en ai, en revanche, aucun pour le mode de pensée prophétique et apocalyptique.

— *Est-ce que ce que vous venez de dire signifie que vous avez eu, presque depuis le début, tendance à considérer l'existence du journal et, plus généralement, des médias comme une chose qui, si elle ressemblait initialement à une conquête décisive, a fini par apparaître plutôt comme une sorte de calamité majeure dont nous ne pouvons plus faire autrement que d'essayer tant bien que mal de nous accommoder ?*

— C'est justement à cette façon de voir les choses que j'essaie de résister, en dépit de toutes les raisons que l'on peut trouver, dans la

5. Le journal du Parti social-démocrate autrichien, fondé en 1889 par Victor Adler. Friedrich Austerlitz le dirigea de 1895 à 1931.

situation présente et dans l'évolution des choses, d'éprouver une certaine inclination pour elle. En 1983, Hans Magnus Enzensberger a publié dans la revue *Merkur* un article intitulé « Der Triumph der *Bild-Zeitung* oder Die Katastrophe der Pressefreiheit » (Le triomphe de la *Bild-Zeitung* ou la catastrophe de la liberté de la presse). Cet article commençait par une citation de Kierkegaard, datant de 1846, que Kraus avait déjà utilisée en 1916 dans le numéro 418-422 de la *Fackel* : « Dieu dans le ciel le sait : la soif de sang est étrangère à mon âme, et je crois également avoir à un degré effroyable une idée de la responsabilité devant Dieu ; mais malgré cela, malgré cela je voudrais au nom de Dieu prendre sur moi la responsabilité de commander le feu, à la seule condition de m'être assuré auparavant, avec l'application la plus anxieuse et la plus consciencieuse, que devant les canons de fusil il ne se trouve pas un seul autre homme, et même également pas un seul être vivant autre que – des journalistes. » Kierkegaard était, de toute évidence particulièrement bien placé pour parler du pouvoir destructeur que la presse est en mesure d'exercer, notamment contre les personnes, une chose dont il avait fait lui-même l'amère expérience. Mais je n'essaierais pas, je l'avoue, de faire comprendre à l'un ou l'autre de ceux qui crient au loup et parlent de liberté d'expression et de démocratie dangereusement menacées dès que quelqu'un formule une critique un peu sérieuse et sévère de la presse, comment on peut en arriver à tenir des propos aussi radicaux et définitifs que ceux du philosophe danois et, par moments, de Kraus lui-même. Pourtant, je ne peux pas ne pas donner entièrement raison à Hans Magnus Enzensberger quand il écrit : « C'est une chose – et celle qui est la plus facile au monde – de défendre la liberté de l'expression publique de l'opinion contre le zèle aveugle du philosophe, d'invoquer sa fonction politique vitale, de se mettre en défense contre toute tentative d'empiètement d'autorités quelconques ; c'en est une autre de passer avec un haussement d'épaule à l'ordre du jour quand il est question des intuitions de Kierkegaard. Car le réactionnaire impitoyable a jeté un regard prophétique sur le côté nocturne d'une liberté qui pour les hommes de progrès libéraux comptait depuis trop longtemps comme une conquête pour laquelle il n'y avait rien à payer. Ce dont il s'agit n'est pas de dire adieu à la liberté des médias, mais à l'apparence de sainteté dont l'a revêtue le dix-neuvième siècle. Car elle n'est pas seulement un bienfait, mais également une exigence inacceptable, et nous ne devons pas seulement la défendre, nous devons également la supporter, et c'est déjà beaucoup demander. »

Je n'oublie pas, bien entendu, qu'il est question ici de la *Bild-Zeitung* et que nous avons été jusqu'à présent dispensés en principe, en France, d'avoir à supporter ce genre de presse. Nous n'avons, Dieu merci, pas non plus d'équivalent exact de ce que représentent, en matière de presse populaire du plus bas niveau, certains tabloïds britanniques. Mais cela ne suffit certainement pas pour être rassuré. D'une part, on est obligé de se demander presque fatalement : pour combien de temps encore ? D'autre part, la frontière qui sépare la presse de caniveau de la presse qui se considère et veut être considérée comme respectable est certainement beaucoup plus floue et plus aisément franchissable que les représentants de la deuxième ne s'efforcent de le croire et de le faire croire.

Là encore, Hans Magnus Enzensberger a raison quand il dénonce comme une illusion typique des critiques de la *Bild-Zeitung* et de la presse de caniveau en général l'idée que, quand il est question de cette presse-là, c'est uniquement d'elle, et non pas également du journalisme tout court, qu'il est question. « Car, dit-il, le *Bild* ne présente un intérêt que parce qu'il réalise le projet du journalisme de façon plus dépourvue de limites, avec davantage de succès et de façon plus radicale que tous les autres journaux, magazines et émissions. Dans cette feuille, le journalisme s'est affranchi de ses restes anciens, de ses origines et ses mascarades bourgeoises ; il s'est débarrassé de catégories comme information,

responsabilité, bonne éducation, culture, et est parvenu à la conscience de lui-même. » Kraus n'a, il est vrai, pas beaucoup attaqué la presse de caniveau, mais c'est justement parce qu'il avait déjà très bien compris que même la presse la meilleure partage incontestablement avec elle quelque chose d'essentiel qui ne peut être dissimulé qu'au prix d'une forme d'hypocrisie tout à fait typique, à savoir l'espèce de « cynisme objectif » qui résulte du système de contraintes qui régit le marché dans lequel les journaux se livrent à une concurrence impitoyable pour la production et la vente d'une marchandise d'une certaine sorte, tout en restant convaincus, au moins pour ce qui concerne la presse de qualité, qui se refuse encore à ajouter au cynisme objectif le cynisme subjectif, de remplir une mission noble, désintéressé et essentielle. Kraus n'a évidemment jamais nié et Hans Magnus Enzensberger ne nie pas non plus qu'il puisse y avoir entre les journaux des différences réelles, et même des différences importantes. Mais ils soulignent l'un et l'autre que cela n'autorise pas ignorer qu'il y a également une continuité et qu'elle constitue et constituera probablement de plus en plus un problème, que l'on ne peut pas résoudre en se contentant de prendre un air méprisant et dégoûté à chaque fois qu'il est question de ce que la presse d'aujourd'hui est capable de produire de pire.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai également beaucoup apprécié l'attaque frontale et presque « kierkegaardienne » de Heinrich Böll contre la presse Springer en 1974. Böll est aussi un écrivain que j'avais commencé à lire dès le début des années soixante et pour lequel j'ai toujours éprouvé une grande admiration. Je dois dire que je regrette vraiment l'époque où l'on croyait encore un peu à la possibilité et à la nécessité de faire réellement quelque chose contre le genre de presse auquel il s'en prenait.

— *Vous avez au fond toujours été convaincu que Kraus, même quand il peut donner l'impression d'exagérer gratuitement, ne fait en réalité la plupart du temps, comme il le pensait, qu'anticiper et qu'il n'avait pas tort de considérer comme le problème principal de la satire à notre époque le fait qu'elle est de plus en plus vite rattrapée et dépassée par la réalité, et risque par conséquent fortement de devenir impossible ou inutile. On pourrait presque dire que Kraus, dans la Fackel, parle de notre époque au moins autant que de la sienne et que nous sommes même, d'une certaine façon, mieux placés aujourd'hui pour le comprendre que ne l'étaient la plupart de ses contemporains.*

— Oui, c'est tout à fait ce que je crois. Il y a un moment où ce que Timms appelle la « satire apocalyptique » finit par ressembler fortement à une description réaliste anticipée de ce que nous avons à présent effectivement sous les yeux, ce qui, bien entendu, n'implique pas qu'il ne nous est plus possible désormais de ne pas le voir. En analysant le contenu des journaux pour y découvrir ce qu'il appelle le « visage grimaçant » de l'époque, c'est-à-dire de son époque, Kraus y a vu se dessiner également, pour un œil aussi exercé que l'était le sien, un bon nombre des traits et des aspects les moins rassurants de la nôtre. On peut dire, je crois, sans exagération que des phénomènes comme l'existence de la presse Springer, celle de patrons de presse comme Rupert Murdoch ou celle, plus inquiétante encore, de personnages comme Berlusconi (qui a réussi à un moment donné à détenir à la fois le pouvoir médiatique, le pouvoir économique et le pouvoir politique) font partie des choses qu'il a vu arriver. Cela peut sembler paradoxal parce que peu de textes semblent à première vue liés aussi étroitement aux événements et aux circonstances historiques et à des personnages (à peu près oubliés aujourd'hui) de l'époque que les polémiques et les satires de la *Fackel*. On est tenté de se dire que les choses ont changé entre-temps d'une façon qui a rendu anachroniques et même vidé complètement de leur sens un bon nombre d'entre elles. On a l'impression, par exemple, que la presse est aujourd'hui beaucoup plus réglementée qu'elle ne l'était à l'époque où il a commencé à publier la *Fackel*, que ses excès et ses méfaits ne bénéficient plus du tout du

genre d'impunité qu'il n'a pas cessé de dénoncer comme un scandale, que les individus sont beaucoup mieux protégés contre ses abus de pouvoir et ceux-ci sanctionnés beaucoup plus sérieusement qu'ils ne l'étaient alors. On peut également s'imaginer que la presse actuelle est loin d'être aussi dépendante du pouvoir économique et du pouvoir politique, et celui-ci aussi dépendant d'elle, que cela n'était le cas dans l'Autriche que Kraus a connue et décrite. Malheureusement, comme on a pu encore tout récemment en faire l'expérience, la réalité se charge de nous rappeler périodiquement que nous nous berçons sur ce point d'illusions. Qui aurait osé supposer, par exemple, que quelque chose comme ce qu'on a appelé la pratique du journalisme-revolver, qui indignait particulièrement Kraus et contre laquelle il a bataillé avec acharnement, est encore concevable aujourd'hui dans des sociétés comme les nôtres ? Le scandale suscité par la révélation des pratiques crapuleuses du fleuron de l'empire médiatique de Murdoch, *News of the World*, a montré que c'était pourtant bel et bien encore possible et même réel. On a découvert également avec une certaine stupéfaction les liens pour le moins étonnants et inquiétants qui ont pu exister à un moment donné, en Angleterre, entre le pouvoir politique, en l'occurrence le gouvernement travailliste de Tony Blair, et la presse Murdoch. On serait presque tenté d'en conclure qu'il n'y a décidément pas que dans l'Autriche de Kraus qu'il peut, comme on l'a dit, être impossible de gouverner sans la presse.

Les dérives qui ont été mises au jour dans le cas de *News of the World* ont paru suffisamment sérieuses et préoccupantes pour susciter, dans un pays où la presse peut être considérée à coup sûr comme une des plus libres qu'il y ait au monde, l'adoption d'un nouveau système de régulation, réellement indépendant et autant que possible un peu plus efficace que celui qui existait déjà. Comme on pouvait s'y attendre, certains médias ont réagi en expliquant que la création du « premier régulateur officiel de la presse en trois cents ans marque un triste jour pour la liberté de la presse ». Il va sans dire que Kraus aurait, pour sa part, salué plutôt ce genre d'innovation comme une bonne nouvelle et comme représentant une lueur d'espoir pour l'avenir. Il n'avait pas cessé de reprocher lui-même, aussi bien à la première République autrichienne qu'à la monarchie qu'elle avait remplacée, la mollesse et la lâcheté dont elles faisaient preuve à l'égard de la toute-puissance de la presse et leur incapacité de lui imposer, au besoin autoritairement, des règles et des limites quelconques. Sur ce genre de question, on peut constater que les discours tenus de part et d'autre n'ont absolument pas changé depuis l'époque de la *Fackel*. Nous sommes toujours et même d'une certaine façon plus que jamais aux prises avec le même problème, qui est de savoir s'il est possible ou non de limiter le pouvoir monstrueux d'empires de presse de plus en plus incontrôlables, qui poursuivent ouvertement des buts purement commerciaux et sont de plus en plus dénués de principes et de scrupules, sans risquer d'être soupçonné immédiatement de chercher en réalité à porter atteinte à la liberté de la presse elle-même. Et est-il raisonnable, dans ce genre de chose, de compter sur la capacité que la presse est censée avoir de s'autoréguler et de s'imposer elle-même spontanément les limitations nécessaires ? Sur ce genre de question, Kraus avait, me semble-t-il, déjà dit tout ce qu'il y a à dire et l'avait fait nettement mieux qu'on ne l'a fait la plupart du temps depuis.

Une bonne partie des choses que l'on « découvre » périodiquement à propos du journalisme et des problèmes qui se posent à son sujet étaient en réalité parfaitement connues de lui et avaient déjà été exprimées dans la *Fackel* avec une force beaucoup plus grande. Le livre de Janet Malcolm, *The Journalist and the Murderer* (1990), dont une traduction a été publiée récemment⁶, a eu, semble-t-il, en France un certain retentissement. La première phrase énonce que : « Le journaliste qui n'est ni trop bête ni trop

6. *Le journaliste et l'assassin*, éditions François Bourrin Éditeur, 2013.

imbu de lui-même pour regarder les choses en face le sait bien : ce qu'il fait est moralement indéfendable. » C'est à peu près le genre de chose que Kraus avait cherché, il y a déjà longtemps, à faire admettre. Périodiquement, les journalistes découvrent (ou affectent de découvrir) que les grands mots qui leur servent d'étendards et derrière lesquels s'abritent leurs activités (liberté d'expression, droit de savoir, devoir d'information, etc.) peuvent dissimuler une réalité qui est dans l'ensemble nettement moins exaltante et même parfois assez sordide. Mais, dans l'intervalle et officiellement, le discours sur la sacro-sainte et irremplaçable fonction que remplit la presse reste absolument inchangé.

Un élément dont on pourrait se sentir obligé de tenir compte est évidemment le fait que, dans la situation économique difficile où elle se trouve aujourd'hui et qui risque de continuer à se dégrader, elle a peut-être davantage besoin d'être soutenue que d'être critiquée. Mais c'est un argument que je considère comme tout à fait fallacieux : elle a au moins autant besoin de la deuxième chose que de la première, et cela d'autant plus que les difficultés avec lesquelles elle est aux prises n'ont visiblement modifié en rien la nature et la hauteur de ses prétentions et ne l'ont pas rendue plus prudente et plus modeste. Kraus a eu raison, je crois, de dire que la presse était l'omniscience et la providence du monde sans Dieu qu'est le monde moderne, et c'est effectivement toujours un peu de cette façon qu'elle se considère. Non seulement elle estime qu'elle a les moyens et le privilège de tout savoir dans tous les domaines, mais encore elle s'occupe de tout pour nous, pas seulement de nous informer de tout ce qui se passe, y compris le plus insignifiant, mais également de notre façon de vivre, de notre santé, de nos loisirs, de notre culture, de notre philosophie (de plus en plus), etc. On n'est pas obligé de trouver cela très réjouissant, et il n'y a pas besoin de chercher loin pour trouver des raisons de regretter l'époque où la toute-puissance (Kraus pensait que la presse serait probablement aussi le dernier pouvoir absolu), l'omniscience et la providence étaient réservées au seul vrai maître du monde, et non à celui que l'humanité, selon Kraus, s'est donné imprudemment en créant la presse.

— *Nous avons parlé jusqu'à présent essentiellement de sa critique de la presse. Mais votre intérêt pour lui ne s'est manifestement pas limité à cet aspect, aussi important qu'il puisse être. Il y a un bon nombre d'autres batailles menées par Kraus et d'autres causes défendues par lui qui vous ont semblé lui conférer une forme d'exemplarité et qui font de lui, à vos yeux, un auteur dont nous avons besoin pour comprendre le monde dans lequel nous vivons.*

— Je me suis, effectivement, intéressé de près à de multiples aspects de l'œuvre de Kraus qui me semblent faire de lui un auteur particulièrement actuel et également un auteur d'avenir. Il y a, par exemple, sa critique de la mythologie du progrès, dont j'ai parlé longuement dans un article intitulé « Le "mythe du progrès" selon Wittgenstein et von Wright⁷ ». (Je me suis évidemment intéressé très tôt à l'admiration que Wittgenstein éprouvait pour Kraus et à la façon dont il a pu être influencé par lui, notamment sur cette question.) S'il y a un thème qui est important en ce moment, c'est bien celui du progrès, de ses limites et de ses impasses. Il faudrait pouvoir parler également de la bataille que Kraus a menée pour la protection de la nature et la défense de l'environnement, menacé justement par ce qu'on appelle les « dégâts du progrès », des dégâts qui peuvent prendre dans certains cas la forme de véritables désastres. Kraus, qui a joué un rôle important dans le combat qu'il a fallu mener pour la préservation de la forêt viennoise, mériterait, me semble-t-il, nettement plus que Heidegger d'être considéré comme un des précurseurs de l'écologie.

7. « Le "mythe du progrès" selon Wittgenstein et von Wright », *Mouvements*, n° 19 (janvier-février 2002).

Mais il y a un thème qui m'a, d'une certaine façon, intéressé encore plus que tous les autres, probablement parce qu'il suscite chez moi à peu près le même genre d'indignation et de révolte que celui qui s'exprime dans la *Fackel* : celui de la corruption. « L'institution la plus permanente en Autriche, a écrit Kraus en 1902, est la corruption. » Il n'y a malheureusement pas que dans l'Autriche de cette époque-là que l'on peut parler de la corruption comme d'une institution florissante et dont l'avenir est plus assuré que celui de la plupart des autres. Kraus décrit la situation de l'Autriche en remarquant que l'on peut tout y obtenir, à condition de ne pas utiliser pour cela les moyens légaux. Kürnberger⁸ avait dit une fois que, « si en Autriche un homme suivait les lois, il en résulterait inmanquablement une révolution ». Kraus, qui cite cette déclaration, constate que ce genre de révolution a été épargné à son pays : « On peut tout avoir, à condition qu'on ne le réclame pas comme un droit. Il n'y a pas de personnage plus comique qu'un Michael Kohlhaas en Autriche. » J'ai pensé à nouveau à cela en regardant le film qui a été tiré récemment de la nouvelle de Kleist⁹. On a dit de Kohlhaas qu'il était une sorte de « héros du droit », qui parvient du reste finalement à se faire rendre justice, mais le paie de sa vie, parce qu'il s'est cru autorisé, pour obtenir réparation du tort qui lui a été causé, à entrer dans l'illégalité et à recourir à la violence. Je ne suis pas surpris que Kraus se réfère, sur cette question, à lui. Je crois qu'il peut être considéré, lui aussi, un peu comme un héros du droit, mais qui, à la différence de Kohlhaas, a utilisé systématiquement les moyens du droit et eux seuls, en plus de ceux de la plume, pour obtenir la correction et la réparation d'abus et d'injustices de toutes sortes qu'il ne supportait pas. J'ai toujours trouvé très suggestive et facilement transposable sa caractérisation de l'Autriche comme un pays où on peut, à condition de savoir s'y prendre, bénéficier aisément de toutes sortes de faveurs et de passe-droits, mais où essayer de faire respecter simplement son droit et d'obtenir ce qui vous est réellement dû est presque perçu comme une bizarrerie. Kraus n'était évidemment pas un révolutionnaire et il ne rêvait sûrement pas de bouleverser le système politique et social. Mais il n'avait pas tort de penser que, dans des sociétés comme les nôtres, réussir déjà simplement à faire appliquer réellement la loi et le droit, tels qu'ils sont, et en particulier à obtenir que ceux-là mêmes qui sont chargés de les formuler et de les défendre cessent de se considérer comme autorisés à s'y soustraire, serait déjà presque une révolution.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'usage que l'on pourrait essayer de faire de cette constatation dans une phase où l'accumulation des scandales et des affaires a fait descendre, dans notre pays, la cote de confiance dont bénéficie le monde politique en général à un niveau qui a rarement été aussi bas. La confiance qu'inspire le monde journalistique n'est, du reste, depuis longtemps pas beaucoup plus élevée, ce qui ne semble toutefois pas l'inquiéter outre mesure. J'avais exprimé cela dans le premier livre que j'ai publié sur Kraus en disant qu'on applique probablement, dans ce monde-là, le principe cynique : « Qu'ils méprisent, pourvu qu'ils lisent ! ». On a entendu récemment des analystes sérieux expliquer qu'en matière de fraude et de corruption nous n'avions rien connu depuis longtemps de comparable à la succession des révélations dont nous venons d'être gratifiés. Je ne sais pas si c'est tout à fait vrai, mais cela confère en tout cas à la situation dans laquelle nous nous trouvons un aspect qui incite fortement à relire Kraus.

8. Ferdinand Kürnberger (1821-1879) est un écrivain autrichien qui associait étroitement critique sociale et critique du langage. C'est à lui que Wittgenstein a emprunté la citation qui figure en exergue du *Tractatus* : « Et tout ce que l'on sait, qu'on n'a pas seulement entendu bruire et mugir, peut se dire en trois mots. » On trouvera des informations et des remarques sur les relations entre Gottfried Keller, Wittgenstein et Kürnberger dans Jacques Bouveresse, *Le danseur et sa corde*, Agone, 2014, au chapitre 9 (notamment p. 228-229).

9. *Michael Kohlhaas*, film d'Arnaud des Pailières, 2013.

On mesure d'ailleurs plus que jamais à quel point il avait raison de dire que le problème le plus grave, en ce qui concerne la corruption, n'est peut-être pas son existence elle-même, mais la compréhension et la tolérance dont elle bénéficie auprès des citoyens ordinaires, qui non seulement ne la sanctionnent pas, quand ils en auraient la possibilité, mais la récompensent au contraire en réélisant à peu près à chaque fois les coupables. Cela rappelle fortement le comportement de ceux dont Kraus dit qu'ils objectaient au nettoyeur des écuries d'Augias qu'il voulait être : « Mais qu'avez-vous exactement contre Augias ? » En tout cas, ce ne sont pas les occasions qui manquent de méditer sur ce qu'il appelait « la détresse lamentable des honnêtes gens face aux gens culottés ». Le culot a rarement été aussi énorme et aussi bien récompensé, et l'honnêteté aussi régulièrement bafouée et ridiculisée. C'est une chose qui, bien entendu, n'est pas moins vraie du monde littéraire et intellectuel que du reste de la société.

Pour ce qui concerne l'opinion que le citoyen ordinaire se fait la plupart du temps du journal, on peut dire que nous avons, d'une certaine manière, remplacé le sérieux par la comédie. Kraus, et plus encore Kierkegaard, qui étaient effectivement des gens on ne peut plus sérieux, n'hésitaient pas à proclamer que ce qui leur faisait peur était bien moins la censure que la liberté de la presse et les conséquences désastreuses qu'elle est en train de produire. Aujourd'hui, la liberté de la presse est considérée comme une sorte de principe sacré, qui ne se discute tout simplement pas, et l'idée même d'une forme de censure quelconque est tout simplement impossible à concevoir. Mais le résultat a l'inconvénient de ressembler d'assez près à ce qui est dit dans une des pièces du dramaturge anglais Tom Stoppard, que cite Hans Magnus Enzensberger : « Naturellement, je suis pour la liberté de la presse. C'est seulement les journaux que je ne peux pas souffrir. »

La situation, dans les relations avec le monde politique, ne semble pas différente : on continue à entretenir des attentes et des espérances tout à fait déraisonnables à l'égard de la politique, à laquelle on attribue le pouvoir de faire quasiment des miracles ; et, en même temps, on ne la supporte pas telle qu'elle est, et on considère que ceux qui la font ne peuvent être à peu de choses près que des incapables, des menteurs, des escrocs et des profiteurs.

— *Au nombre des méfaits du journal et des médias en général, pensez-vous qu'il faille accorder à la contribution qu'ils apportent à la dégradation du langage, qui semble être en train de s'accélérer dans la période actuelle, une importance aussi grande que l'a fait Kraus, pour qui c'était réellement une question primordiale ?*

— Ce n'est peut-être pas une question aussi déterminante qu'il le soutenait, mais ce n'est sûrement pas non plus une question aussi secondaire qu'on le croit la plupart du temps. Kraus a parlé du « mensonge mécanisé » (aujourd'hui, il faudrait sans doute parler plutôt du « mensonge informatisé »), qui a à sa disposition les moyens de la technique la plus perfectionnée et qui, en dépit de ses jambes courtes, peut faire le tour du monde en un éclair et arriver au but sans être fatigué. Je pense qu'il faudrait ajouter à cela le fait que les fautes de langage ont, elles aussi, ces moyens-là à leur disposition et peuvent à présent se propager à peu près partout instantanément et en venir dans un délai de plus en court à être considérées comme la façon correcte ou en tout cas normale de s'exprimer (on pourrait donner d'innombrables exemples de ce phénomène, qui fournirait sûrement un matériau abondant à quelqu'un qui aurait envie de tenir une chronique du genre de celle que Kraus publiait sous le titre : « Die grammatikalische Pest » [La peste grammaticale]). En 1882, Nietzsche, qui était convaincu que le journalisme ne peut être par essence que l'ennemi de la culture, et qui était également presque aussi amoureux de la langue et aussi scrupuleux et rigoriste que Kraus sur les questions de correction linguistique, avait écrit :

« Encore un siècle de journalisme – et tous les mots pueront. » Cela fait déjà nettement plus d'un siècle qu'il écrivait cela. Je ne pense pas que la pestilence grammaticale ait réellement atteint ni même qu'elle puisse atteindre réellement un jour le niveau qu'il prédisait. Mais elle n'en constitue pas moins une menace qu'il faut prendre au sérieux. D'une certaine façon, la presse exerce aussi sur le langage lui-même un pouvoir contre lequel nous sommes, une fois de plus, très désarmés. Mais on ne peut, évidemment, être réellement sensible à ce problème que si on est persuadé, comme l'était Kraus (et également Nietzsche), que l'on pense comme on parle et écrit : « Parler et penser sont une seule et même chose, et les Schmocks parlent de façon aussi corrompue qu'ils pensent ; et écrivent – c'est ainsi, ont-ils appris, que cela doit être – comme ils parlent.¹⁰ ».

— J'ai mentionné le fait que vous avez écrit, pour la traduction française de *Dritte Walpurgisnacht* (Troisième nuit de Walpurgis), une préface qui a pris presque les dimensions d'un livre, ce qui fait que l'on pourrait dire que vous avez consacré, au fond, trois livres à Kraus¹¹. Dans quelles conditions l'idée de celui-là, si on peut l'appeler ainsi, vous est-elle venue et êtes-vous satisfait de la façon dont elle s'est réalisée ?

— Mon attention a été attirée sur le texte de *Dritte Walpurgisnacht* dès que j'ai commencé à m'intéresser à Kraus, c'est-à-dire au début des années soixante, et j'y ai fait dès ce moment-là un certain nombre de lectures dans l'édition publiée par Kösel Verlag. J'ai eu évidemment de nombreuses occasions d'y revenir par la suite, et toujours avec la même admiration. Mais je peux dire, je crois, que je n'ai véritablement lu cette œuvre extraordinaire que lorsque les éditions Agone ont décidé d'en publier une traduction française et que, pour écrire la préface, j'ai été obligé de traduire moi-même un bon nombre de passages, ce qui, comme toujours dans le cas de Kraus, a été une épreuve redoutable.

Le premier contact avec *Dritte Walpurgisnacht* a été pour moi un véritable choc et également une sorte d'illumination. Il faut dire que les philosophes que j'avais lus ne s'étaient pas privés d'écrire sur le nazisme et d'en chercher une interprétation ou une explication qui puissent être qualifiées de « philosophiques ». Kraus n'avait pas cette prétention. Mais je pense qu'une bonne partie des choses qui ont été écrites dans cette catégorie souffrent cruellement de la comparaison avec *Troisième Nuit de Walpurgis*, quand elles ne semblent pas tout simplement ridicules et indécentes. Je pense en particulier aux contorsions intellectuelles sidérantes auxquelles se sont livrés certains disciples français de Heidegger pour essayer de nous convaincre que, même si Heidegger a été incontestablement nazi, personne néanmoins n'en a dit autant et à une telle profondeur sur le nazisme qu'il l'a fait lui-même. C'est un fait que, encore aujourd'hui, on pardonne beaucoup plus facilement à Heidegger son admiration pour Hitler et son adhésion explicite et durable au nazisme qu'on ne pardonne à Kraus de s'être rangé en 1934 du côté de Dollfuss. Il est vrai que la connaissance de l'histoire de l'Autriche, en France, est tellement réduite, qu'on n'est même pas capable la plupart du temps de faire une distinction quelconque entre ce qu'on appelle l'austro-fascisme et le nazisme, et pas non plus de s'apercevoir qu'un bon nombre d'intellectuels et d'écrivains autrichiens à qui on ne songe généralement pas à le reprocher (Musil, Canetti, Roth, etc.) ont fait le même choix que lui, parce qu'ils considéraient cela comme étant, tout compte fait, un moindre mal et une dernière chance pour l'Autriche de réussir à éviter le pire.

Quoi que l'on puisse penser, du point de vue politique, de la position adoptée par Kraus en 1934, il ne faut pas oublier qu'il avait été capable

10. « Sprachlehre », *Fackel*, n° 136, 3 avril 1903.

11. « Et Satan conduit le bal ... », *op. cit.*

d'écrire un an auparavant un livre comme *Dritte Walpurgisnacht*, qui constitue la démonstration éclatante du fait que, contrairement à ce qu'on entend dire et répéter encore trop souvent, il était tout à fait possible de savoir et de comprendre. Je considère cette œuvre comme nous ayant donné, alors que le nazisme en était encore à ses tout débuts, probablement l'analyse la plus perspicace et la plus profonde de ce qu'il était et de ce qu'il impliquait réellement. Je trouve toujours amusant (ou pitoyable) qu'un penseur de la catégorie de Heidegger ait pu penser sérieusement que le nazisme allait peut-être permettre de résoudre le problème majeur que la démocratie était, selon lui, incapable de régler, à savoir celui de la maîtrise de la « technique déchaînée ». Kraus avait compris immédiatement que le triomphe annoncé serait plutôt celui de ce qu'il avait appelé la triade mortelle *Tinte, Technik, Tod* (L'encre, la technique et la mort). On pourrait dire, en explicitant et en élargissant un peu le sens des mots : les moyens les plus modernes de la communication et de la propagande au service d'une entreprise totalitaire, la technique toute-puissante utilisée comme une arme pour la domination et la conquête à la fois contre la nature et contre les hommes, et la destruction comme programme et comme issue finale.

Il faut ajouter à cela, comme preuve supplémentaire de la capacité d'anticipation exceptionnelle qu'avait Kraus, le fait qu'il avait d'une certaine façon, vu venir cela depuis la fin de la Première Guerre mondiale, qui, par certains de ses aspects, en constituait déjà une sorte de préparation. De ce point de vue, Timms a raison d'écrire que « son expression "L'Allemagne un camp de concentration", jetée sur le papier [en 1915] dans un carnet de notes non publié, révèle une anticipation inquiétante, spécialement quand on la prend avec des scènes prophétiques des *Derniers jours de l'humanité* : la foule dégradant les façades d'entreprises commerciales associées à l'ennemi, la critique du bombardement de populations civiles et de la guerre sous-marine à outrance, le réquisitoire contre le massacre de Kragujevac, la description d'usines fonctionnant grâce au travail forcé, les intuitions concernant l'usage des gaz toxiques. Aucun texte n'aurait pu être plus adapté à la situation dans l'univers des camps de concentration créé par le national-socialisme.¹² » Si je me permets d'évoquer cet aspect, c'est parce que j'éprouve également une admiration considérable pour une autre œuvre de Kraus dont nous n'avons malheureusement pas eu le temps de parler, *Les Derniers Jours de l'humanité*. Comme Canetti et beaucoup d'autres, j'y ai appris, peut-être plus que dans n'importe quel autre livre, la haine de la guerre, et c'est, je crois, une leçon qui ne s'oublie pas.

— *Pour conclure, j'aimerais vous demander si vous avez eu la possibilité de jeter au moins un coup d'œil à un livre paru tout récemment qui, au premier abord, peut sembler un peu surprenant, celui de Jonathan Franzen, The Kraus Project¹³, et si vous pensez qu'il constitue une bonne nouvelle pour ceux qui considèrent le présent et l'avenir de l'œuvre de Kraus comme un problème important.*

— J'ai eu, en effet, le temps de me faire au moins une certaine idée de ce que l'auteur a cherché à nous dire dans ce livre. Je serais tenté de répondre à votre question que je me prends à rêver de voir un romancier français aussi célèbre que Franzen et, si possible, aussi bon germaniste que lui décider de traduire lui-même et de publier en édition bilingue un certain nombre d'articles de la *Fackel*, accompagnés de commentaires et de notes très substantiels, pour lesquels il se serait fait aider par des connaisseurs aussi remarquables de Kraus que Paul Ritter et Daniel Kehlmann. Si ce genre de chose pouvait arriver en France, cela ferait certainement

12. Timms, *op. cit.*, p. 543.

13. *The Kraus Project, Essays by Karl Kraus*, translated and annotated by Jonathan Franzen with Paul Ritter and Daniel Kehlmann, New York, Farrar, Straus & Giroux, 2013.

beaucoup plus pour Kraus que tout ce que les gens comme vous et moi peuvent dire et écrire.

Le but de Franzen était, semble-t-il, de nous proposer une sorte de Kraus rendu applicable et appliqué de la façon la plus concrète qui soit à notre situation et à nos problèmes. « Kraus, écrit-il, est étranger plus que ses contemporains mieux connus, parce que son œuvre était liée de façon si particulière à sa propre époque et à son lieu – à des controverses oubliées depuis longtemps, des rivaux à présent obscurs, des journaux et des œuvres liminaires que seuls les spécialistes lisent encore. Et néanmoins, paradoxalement, Kraus a plus à nous dire dans notre moment historique saturé par les médias, déboussolé par la technique, hanté par l'apocalypse, que ses contemporains plus accessibles ne le font à présent. Il était bien conscient du paradoxe : c'était un prophète qui voit loin, dont l'œuvre était concentrée sur ce qui se trouvait immédiatement devant lui. Il parlait, de façon tout à fait consciente, à nous ; mais, pour être en mesure de l'entendre, nous devons savoir de quoi il parlait. » Cela me semble tout à fait exacte et, si on veut que Kraus finisse par être lu réellement, il faut sûrement faire un effort spécial pour essayer d'expliquer *de quoi* il parle au juste. Cela dit, certaines des tentatives d'« actualisation » de Kraus auxquelles se livre Franzen, me semblent, je l'avoue, un peu trop littéraires et trop faciles pour être convaincantes. Et l'importance accordée dans le livre au premier texte qui y est traduit, « Heine et les conséquences », un des articles polémiques les plus difficiles à comprendre et les plus controversés de Kraus, me pose un (petit) problème personnel, parce que j'ai été depuis le début et je suis resté un admirateur de Heine en même temps que de Kraus. Mais on ne peut évidemment que se réjouir de voir le texte traduit et commenté de façon aussi précise, subtiles et érudite qu'il l'est dans le livre de Franzen.

Nous vivons, pour le malheur de Kraus, dans un pays où le simple soupçon de pouvoir être catalogué comme un représentant d'une forme d'antisémitisme juif ou comme un ennemi de la psychanalyse constitue le genre d'argument qui suffit à régler une fois pour toutes le sort de l'auteur concerné et dispense complètement de l'obligation de commencer au moins par le lire. Les choses ont peut-être fini par changer un peu sur ce deux questions en ce qui concerne Kraus, mais probablement pas beaucoup. C'est la raison pour laquelle les mises au point tout à fait remarquable que nous devons, dans ce numéro, respectivement à Sigurd Paul Scheichl et Ritchie Robertson me semblent présenter une importance particulière.

Pour ne parler que du premier problème, j'ai toujours été convaincu, pour ma part, que, si on peut reprocher à Kraus d'avoir, au moins pendant un certain temps, manqué de discernement et de prudence sur la question des dangers de l'antisémitisme, qu'il méprisait justement trop pour pouvoir le prendre suffisamment au sérieux, on ne peut, en revanche, sûrement pas le soupçonner d'avoir jamais eu une sympathie quelconque pour lui et, d'autre part, que, si on cherche des exemples pour illustrer ce qu'on appelle la « haine de soi juive », le sien est manifestement le plus inapproprié qui soit. J'ai donc trouvé, à titre personnel, plutôt réconfortant de lire dans le livre de Franzen, sous la plume de Paul Reitter, à propos d'un des clichés les plus répandus à l'époque sur le caractère « imitatif » de la créativité intellectuelle juive : « Aussi sensible qu'ait pu être Kraus à la manière dont ce qu'il écrivait était perçu, il était absolument convaincu de sa valeur et de son excellence. Il y a sur ce point un contraste remarquable entre lui et un bon nombre d'autres écrivains juifs-allemands doués, y compris Schnitzler, Wittgenstein et Kafka. L'absence totale de tout questionnement de soi (juif) dans les communications personnelles de Kraus est, de fait, remarquable. Kraus a également démystifié complètement les critères linguistiques qui étaient au centre de ce genre de questionnement de soi. Il croyait ce qu'il a écrit sur la fausseté de la hiérarchie génie-imitation que les antisémites ne se lassaient

pas d'invoquer. » En dépit de la référence, qui est chez lui constante et absolument centrale, aux auteurs de la grande tradition littéraire, Kraus n'avait sûrement aucun doute sur sa propre créativité et originalité, et ne croyait pas que le fait d'être juif puisse constituer pour lui une raison de se poser des questions quelconques à ce sujet.